

La Grande Mosquée de Sfax

(Excerpt)

Article publié dans « la Diaspora Sfaxienne » n° 17 de juin 1983

Interroger un monument, c'est sans doute une affaire aussi complexe que l'interrogatoire d'un suspect. Il faut tourner longtemps autour de la question avant de l'aborder franchement et de resserrer peu à peu les mailles d'un filet qui va en se rétrécissant ; il faut prêcher le faux pour démêler le vrai. Il faut, inlassablement, revenir au point de départ pour revenir sur une nouvelle piste, il faut faire parler les témoins, peser la valeur de leur déposition, confronter leurs récits, y démêler les affabulations, recueillir les moindres indices qui relancent l'enquête en se méfiant constamment de la logique, apparemment si évidente et sources de multiples erreurs et, lorsqu'on croit avoir touché le but, que les aveux ont été retenus, il faut se demander si l'on a vraiment atteint la vérité.

La Grande Mosquée de Sfax a une longue histoire. Elle a vécu bien des drames locaux, elle a été le témoin muet de tant d'évènements qui l'ont parfois atteinte dans ses forces vives qu'elle semble s'être décidée à se refermer sur son passé, comme une vieille dame repliée sur elle-même attisant quelques brandons ardents entre les cendres du foyer, les yeux perdus dans le vacillement de la flamme qui relance ses souvenirs, sa propre histoire. Elle la ressasse sans cesse et la remodèle inconsciemment ; mais reviennent les beaux jours et le vénérable monument, restauré par des mains habiles, reprend goût à la vie ; il enregistre dans la pierre ce que Paul Valéry aurait appelé sans doute « les débris du futur », conservant pour les générations à venir ces choses qui souvent laissent indifférents les témoins du temps... Ce que tout le monde voit n'intéresse personne.

Pour faire parler la mosquée, il faut sonder ses murs, fouiller le sol où elle s'agrippe, il faut déchiffrer ce qu'une main pieuse a cru bon d'inscrire dans le marbre, affirmations qui veulent défier le temps et confondre les faiseurs d'histoire. Il faut lire les récits des auteurs qui l'ont visitée à diverses époques, maigre bilan en vérité. Le voyageur médiéval, en route pour le pèlerinage, lui consacre quelques lignes seulement. Pour lui, c'est un jalon, une étape sur le long chemin qui, de l'Andalousie ou du Maroc, n'en finit plus jusqu'à cette Mecque fascinante. Quelque chroniqueur, un peu plus prolixe, veut surtout faire étalage de son érudition. Horreur, il mêle les sources, qu'il a mal lues, ou des récits fantastiques qui lui

viennent d'une tradition verbale sans cesse enrichie de miracles nouveaux. Le pire est le panégyriste patenté à la solde d'un principicule en mal d'ambition.

Est-on sûr de la date de naissance de ce vénérable monument ? les récits les plus anciens, dont la concordance n'est, sans doute, que le reflet de démarquages successifs, nous laissent cependant penser que le plus vraisemblable serait voisin de 850... Un délicieux vieillard, mort en 948, à l'âge de 80 ans, qu'on imagine chevrotant d'un calame grinçant sur le parler, nous dit sentencieusement que ce qu'il raconte est le fruit d'une savante compilation de textes, dont il cite quelques auteurs, ajoutant (tant pis pour nous) qu'il s'abstient de le faire pour celles (les sources) qui étaient notoirement connues !...Allez donc savoir !

850 ?...mais alors une question surgit. Sfax, à cette date, est une ville musulmane depuis plus de 150 ans. Depuis un siècle et demi, des musulmans très pieux, la plupart néo-convertis d'autant plus convaincus que l'Islam (c'est l'un de ses mérites) n'exerce pas de prosélytisme ; de pieux musulmans, donc, exécutent chaque jour leurs cinq prières obligatoires, très vraisemblablement avec beaucoup de zèle et de ponctualité. Aucun texte, aucun témoignage, aucun indice quelconque ne nous aident à imaginer où et comment ces croyants accomplissent leurs prières. Sans doute avait-on, dès le début de la conquête, bâti quelques oratoires modestes, que le rouleau compresseur de l'Histoire a écrasés dans l'oubli, hypothèse la plus vraisemblable.

Mais une autre hypothèse (beaucoup plus aventureuse, certes) nous hante. Elle repose sur la tradition musulmane qui s'effraie de toute innovation non définie ou acceptée par la loi (c'est-à-dire le coran, les dits du prophète Mohamed et ses faits et gestes relatés par ses compagnons, enfin les jugements des plus éminents docteurs de la foi). Par une sorte de corollaire, est licite tout ce qui dans la longue histoire de l'Islam, a pu créer un précédent, c'est-à-dire une innovation approuvée par les oulémas. C'est sur ces concepts et sur des « précédents » vécus en Syrie et en Espagne, deux hauts-lieux de l'Islam en pleine expansion, que se fonde notre argumentation. En Syrie, nous disent les textes arabes ou grecs ou latins, les musulmans et les chrétiens se partageaient le même lieu de culte, l'église Saint-Jean-Baptiste de Damas (vers 635) ; cet état de fait devait subsister jusqu'en 705, époque à laquelle les musulmans rachetèrent l'église, la démolirent pour construire la Grande Mosquée Omayyade.

A Cordoue, musulmans et chrétiens en firent de même, de 715 à 785, se partageant l'église Saint-Vincent, jusqu'à ce qu'un arrangement permît aux musulmans d'indemniser les chrétiens et de démolir l'église pour bâtir à la place une Grande Mosquée. D'autres cas de ce genre sont cités ailleurs mais le silence est total sur ce qui a pu se passer en Afrique du Nord, où le plus ancien monument islamique est la Grande Mosquée de Kairouan, fondée dès 670 (un bâtiment très sommaire qui fut plusieurs fois reconstruit avant de prendre son aspect définitif vers 836). De nombreuses communautés chrétiennes subsistaient en Tunisie (elles ne devaient disparaître que vers le XIIe siècle) et sans doute également existaient encore de nombreuses églises d'époque byzantine que nous ne connaissons pas.

Bien sûr, un historien sérieux ne saurait bâtir des hypothèses sur d'aussi vagues indices, mais un rêveur peut bien sans doute également se laisser aller à quelques songes, il n'écrit pas pour une docte assemblée, sourcilleuse à juste titre ; alors, rêvons ensemble...entre nous.

L'une des faces de la Grande Mosquée de Sfax, la plus belle, a fixé une plaque de marbre de récupération qu'elle offre à tous les regards. Ce témoin d'un autre âge représente deux paons affrontés de part et d'autre d'une vasque de laquelle s'échappent deux rinceaux chargés de grappes, entourés en volutes, entre lesquelles volètent des petits oiseaux. Dans le bandeau supérieur du cadre se déroule une inscription, un texte écrit en grec, dont, malheureusement, nous ne possédons pas le début. Que dit ce message ? « Accorde-nous la vertu et la joie sa compagne qui décoient cette vénérable demeure à toi consacrée ».

Et si ce vestige recueilli par des musulmans (et par eux honoré) provenait d'une église byzantine disparue ? Et si, par hasard, ce monument antique s'élevait sur l'emplacement même de l'actuelle mosquée ? La permanence des lieux saints est tellement connue que l'on pourrait l'ériger en règle...

Taparura et ses remparts romains puis byzantins, occupaient, à peu de choses près, la vieille ville, enfermée dans ses remparts, que nous voyons aujourd'hui. L'ancienne rue du Bey, qui va de Bab Diwan à Bab Djebli, occupe à n'en pas douter l'axe principal de la cité antique, un axe transversal, encore distinct, divisait en quatre ce vaste rectangle et, au point de rencontre des voies, se dressaient le forum, et probablement la basilique qui, à l'époque byzantine, devait faire face à un édifice chrétien. Aucune preuve évidente n'a été apportée jusqu'ici à une telle

hypothèse mais le schéma que nous venons de tracer est celui de toutes les villes romaines.

La mosquée ne raconte rien de ce passé qu'elle évoque pourtant, et les chroniqueurs restant désespérément muets, seul le sol pourrait résoudre cette énigme si l'on pouvait et si l'on voulait l'interroger. Baignons donc dans l'ignorance qui a au moins le mérite de permettre toutes les divagations...Que Cléo nous pardonne !...

Les musulmans ont toujours aimé inscrire dans la pierre (le marbre, le plus souvent) les travaux entrepris pour la bonne cause par un généreux mécène en mal de salut de son âme. Ils le font d'autant plus volontiers que l'écriture arabe, sous le ciseau d'un calligraphe est, à ne pas douter, une des plus élégantes de toutes celles que nous connaissons. Seul, sans doute, l'égyptien de l'antiquité a su à la fois tirer parti du mot tant pour sa valeur ornementale que pour celle du message transmis. Plût au ciel que les épigraphes arabes eussent été aussi prolixes !... Ce n'est pas le cas, bien sûr, mais nous pouvons nous contenter des indications fort précieuses confiées à la pierre dans une écriture anguleuse, sans voyelles, sans signes diacritiques qui en faciliteraient la lecture, un message ésotérique, compris des seuls initiés.

Sur la gauche de la plaque aux paons, un panneau de marbre rectangulaire nous informe, après les louanges attendues à Allah, « Maître des créatures », que « sa construction » fut achevée dans l'année 378, ce qui correspond à l'an 988 J.C. Le texte a été martelé dans le dessein évident d'en faire disparaître le nom et les titres du pieux donateur, auteur de cette construction.

Voilà un demi-aveu qu'il faut accepter, faute de mieux, mais qui mérite quelques réflexions.

Nous sommes loin des affirmations recueillies chez les auteurs arabes qui sont unanimes pour donner la date de fondation du monument (850 J.C.) Aucune autre inscription ne vient corroborer leur récit. Là encore, nous demanderons à l'archéologie de venir à notre secours et si elle va répondre d'une façon tout à fait fortuite.

Le curieux minaret que nous voyons de partout à la ronde, Jolie tour carrée à trois étages, ornée de décors et d'inscriptions ornementales, est daté par une plaque de marbre scellée à l'intérieur de la partie supérieure. Aucune date n'y est décelable,

certes, mais le style de l'écriture ne saurait tromper un spécialiste. C'est rigoureusement celui de l'inscription 378 = 988. On en peut donc déduire que la tour actuelle a été édiflée en même temps que le reste de l'édifice.

Or, des travaux récents de restauration dans la base du minaret ont révélé que ce que nous voyons n'est qu'une sorte de chape, un mur de pierre qui est venu se plaquer sur une tour plus ancienne, ce que devaient confirmer des sondages effectués plus haut. Quelques vestiges d'écriture sont apparus au dessus de la porte ; ils sont illisibles, mais le style de l'écriture, là encore, ne saurait embarrasser un spécialiste : elle est du IX e siècle et l'on peut alors penser que les inscriptions citées précédemment datent des travaux de restauration sans doute très importants, voire une refonte du bâtiment, mais non sa fondation primitive.

L'ambiguïté (sans doute pas aussi innocente qu'elle puisse paraître) des termes employés en épigraphie musulmane fait que le même mot peut signifier « fonder », restaurer ou agrandir. La langue arabe sait très bien pourtant établir ces distinctions, mais cela échappe au riche fondateur qui veut voir son nom apparaître aux yeux de l'Histoire, accompagné de tous ses mérites.

Le minaret nous apporte ainsi un second aveu, qui est en contradiction formelle avec le premier, mais qui, sans doute, nous conduit vers la voie de la vérité.

Celle-là, un chroniqueur local, connu des sfaxiens (il vivait au XVIII e siècle) prétend bien la connaître. L'homme n'a que des connaissances assez médiocres de la chronologie historique, mais il a lu les auteurs médiévaux dont il cite les noms et qui nous sont connus par d'autres voies. Bref, il confirme bien la date de 850 et, à partir des documents qu'il ne sait pas classer, il retrace l'histoire de la Grande Mosquée. Le plus grand intérêt de sa narration, c'est qu'il a été témoin des derniers grands travaux, un agrandissement considérable qui devait en fait doubler la superficie de l'édifice, et il a pu voir, sous la pioche des terrassiers, apparaître les fondations d'un édifice beaucoup plus ancien, qui, selon lui, ne pouvaient être que celles de la première mosquée. La restauration du XVIII e siècle aurait alors redonné au bâtiment ses dimensions primitives ; ceci nous paraît tout à fait vraisemblable, car alors l'ensemble retrouve un parfait équilibre des masses qu'il avait perdues lors des travaux du X e et XI e siècles.

Une troisième plaque à inscriptions se trouve sur la belle façade de la mosquée et celle-ci est intacte. Elle porte le nom du « fondateur », Abou Mansour Hammou Ibn Mellil, et une date : 468 = 1085. Le mystère de la mutilation de l'inscription

précédente s'éclaircit alors. Abou hammou Ibn Mellil nous est bien connu : il fut une sorte de roitelet indépendant, à l'époque où la Tunisie vivait une période douloureuse de son histoire et qu'elle se trouvait en pleine anarchie politique. Ce personnage a fait volontairement effacer le nom inscrit sur la première place, lequel, avec une formule religieuse (elle est également martelée), ne rappelait que trop les chiites, ces orientaux connus sous le nom de fatimides, qui avaient régnés à Kairouan de 908 à 970, et qui étaient partis en Egypte fonder le Caire. En 988, la Tunisie est sous la tutelle de l'Egypte chiite...En 1085, par contre, bien des évènements se sont produits, dont la rupture avec le Caire et l'invasion, par vagues successives, de nomades arabes envoyés par le Calife du Caire pour punir les tunisiens. Ce fut un drame affreux pour le pays. Abou El Mellil était un orthodoxe, il a fait disparaître naturellement tous les vestiges d'un chiisme abhorré des tunisiens. Sans doute aurait-il pu faire disparaître complètement l'inscription, et surtout en effacer la date, pourquoi ne l'a-t-il pas fait ?...

Vous le voyez, une pierre peut dire beaucoup de choses lorsqu'on l'interroge, mais elle ne livre jamais complètement tous ses secrets.

D'autres inscriptions ont pu être relevées ailleurs, notamment dans la cour et dans la niche d'orientation, **le mihrâb**, qui nous révèle la date de sa construction : 1172, c'est-à-dire 1758-59, ce qui corrobore le récit de l'auteur sfaxien (Ibn Magdiche, pour ne pas le nommer).

En résumé, l'histoire du monument pourrait tenir en peu de mots :

1. Au IXe siècle, sa construction est décidée ; le bâtiment construit occupera en gros : 50 x 45 mètres ;
2. A la fin du Xe siècle, il subira une très importante restauration, voire une refonte totale, qui réduira de moitié sa surface ;
3. Au XVIIIe siècle, une campagne de travaux considérables redonnera à la Grande Mosquée ses dimensions initiales.

Ces péripéties tout autant que les récits des historiographes, et sans doute avec plus de fidélité, traduisent les grandes lignes de l'histoire de Sfax à la période musulmane.

Une mosquée de 2000 m² au IXe siècle est l'indice d'une évidente prospérité ; il ne faut pas beaucoup d'imagination pour connaître la nature de cette richesse : c'est, en premier lieu, l'olivier qui l'assure. L'œuvre de Magon, l'agronome de l'antiquité,

a survécu aux malheurs des romains,, à l'épreuve des vandales, et à la déroute des byzantins. Au IXe siècle, la Tunisie connaît une de ses dynasties les plus brillantes. C'est l'époque où l'on construit un peu partout des mosquées très belles. Outre la Grande Mosquée de Kairouan, nous connaissons la Grande Mosquée de Tunis (la Zitouna), la grande mosquée de Sousse, et bien d'autres encore. C'est l'époque où, pour les palais des souverains, on construit ces admirables bassins des aghlabides à Kairouan. Dans la banlieue de la capitale (Kairouan), de véritables villes satellites sont fondées, dont la richesse est vantée par tous les voyageurs. Les remparts des villes sont restaurés, celui de Sfax reconstruit, des fortifications se dressent tout au long de la côte, dont nous ne connaissons que le ribat de Sousse, celui de Monastir et celui de Maharès (l'actuelle mosquée). Des fortins de ce type, il y en avait tous les quarante kilomètres ! Sousse avait son phare, une tour qui existe toujours.

Un « géographe » andalou, qui écrit au XIe siècle, en utilisant des récits du Xe siècle, écrit :

« Sfax, ville maritime environnée d'un mur et renfermant un grand nombre de souks, plusieurs mosquées et une mosquée cathédrale. La muraille de Sfax est construite en pierres et en briques. Cette ville possède des bains, des caravansérails, une banlieue étendue, une foule de maisons de campagne fortifiées, plusieurs châteaux-forts et quelques ribats, situés sur le bord de la mer...Sfax, au centre d'une forêt d'oliviers, l'huile qu'on y fabrique est exportée en l'Egypte, en Sicile, en Europe...Les négociants y arrivent de tous les côtés, avec de fortes sommes d'argent, qu'ils emploient à l'achat d'huiles et d'autres marchandises. Dans l'art de fouler les draps et de leur donner du cati, les habitants de Sfax suivent les méthodes employées à Alexandrie, mais ils surpassent les habitants de cette ville. »

Un autre « géographe », andalou également, mais qui, au XIIe siècle est allé s'installer à Palerme, appelé par le roi normand Roger II, présente un tableau assez différent, bien que son récit débute par l'évocation des richesses de la ville, où l'on retrouve les échos de la précédente notice, mais il ajoute : « cette ville fut prise par le grand roi Roger II en 545 (1148) ; bien qu'elle soit encore très peuplée, sa prospérité n'est plus ce qu'elle était auparavant. »

Des historiens arabes nous donnent plus de précisions sur les malheurs de la région à partir de la seconde moitié du XIe siècle ; nous savons par eux que tout l'arrière pays eut à souffrir considérablement de l'arrivée des hordes de nomades arabes pillards venus d'Egypte. Le grand historien Ibn Khaldoun n'hésite pas à comparer

cette invasion à un vol de sauterelles. Ces envahisseurs pillaient les paysans, et, horreur !, ils coupaient les oliviers pour en faire du bois de chauffage !... Les campagnards refluent alors vers les villes de la côte. Un sursaut de révolte secoue Sfax. Un chef militaire, gouverneur de la ville, prend la tête de l'émeute ; c'est ce Hammou Ben Mellil dont le nom est gravé sur le mur de la mosquée. Il se déclare indépendant du souverain de Kairouan, lequel s'est réfugié à Mahdia et n'en peut pratiquement plus sortir. Hammou devra naturellement composer avec les nomades et leur verser un tribut.

L'anarchie laisse le pays sans forces contre l'étranger. Sfax, comme Djerba, Mahdia, et bien d'autres villes de la côte, tombera entre les mains des normands de Sicile.

Tout cela, certes, les murs de la Grande Mosquée ne le disent pas en termes précis, mais le témoignage des inscriptions est loin d'être négligeable.

En 988, c'est toujours l'ère de prospérité signalée par notre « géographe » andalou. On restaure le monument vénérable, on l'embellit, probablement même on le reconstruit entièrement, mais en réduisant de moitié sa superficie pour des raisons inconnues, car la qualité de la construction exclut toute idée de décadence. Par contre, la salle de prière est considérablement agrandie, au détriment de la cour. Bien que plus réduit dans son ensemble, le nouveau bâtiment offre davantage de place aux fidèles.

En 1085, Hammou Ben Mellil marque son règne difficile par d'autres travaux à la Grande Mosquée, mais nous ignorons la nature et l'importance de cette intervention.

Certes, l'histoire de Sfax ne s'arrête pas après la conquête éphémère de Roger II, mais la pierre se tait sur quelques siècles, nous obligeant à faire confiance aux chroniqueurs, qui, fort heureusement, sont nombreux et parfois de haute valeur. L'archéologie n'apprendra plus rien jusqu'aux travaux effectués au XVIIIe siècle et commémorés dans la niche du nouveau *mihrab*.

Il est temps de regarder ce que les siècles nous ont conservé. Observez donc cette façade orientale, tournée vers la place du marché, la plus belle des façades connues en Tunisie, avec son décor de niches, ses arcades qui soulignent des frises de denticules et que relie des galons horizontaux. Sur les larges banquettes de maçonnerie qu'interrompent des passages conduisant aux portes, s'installaient autrefois des marchands de pacotille, vendeurs à la sauvette et paysans apportant

des produits de la ferme. Imaginez cela les jours de marché, ce mouvement ondulant de « kadrouns » bruns, avec ses ressacs de burnous ou de djellabas blanches, ces turbans agités, piqués au sommet de la calotte d'une chéchia rougie au kermès, le petit bouquet de jasmin glissé vers l'oreille, ces appels que des vendeurs à l'encan, la marchandise sur l'épaule, se fauflant rapidement entre les groupes, happant au passage une enchère, hurlant un chiffre, haletant, revenant, repartant, infatigable, et le rouge des piments sur un fond vert des poivrons, ces oignons étalés, ces carottes échevelées, couchées sous l'œil indifférent des paons byzantins, plongés dans leur béatitude éternelle, ces discussions ponctuées de jurons, ces rires, ces tapes sur l'épaule, ces odeurs indéfinissables d'épices qui piquent les narines, ces senteur de suint, de crasse, d'olives, et de temps à autre, enveloppé dans son long manteau noir, la tête serrée dans un turban plat, d'une blancheur immaculée, un docte personnage, enfilant le passage vers le saint lieu, sans détourner son regard, tête inclinée, méditant déjà son message ou sa confession qu'aucun intermédiaire ne recevra, sinon le Prophète Mohamed (qu'Allah le bénisse !).

Les froids matins d'hiver baignant d'humidité, les banquettes vides, silencieuses, comptent les rares ombres emmitouflées glissant dans la rue vers le souk couvert proche, menant à Bab Djebli. Mais à midi, du haut du minaret à trois étages, la voix sonore du muezzin claironne pour la troisième fois depuis l'aube : « il n'y a qu'un seul Dieu, Allah, et Mohamed est son Prophète !... Venez à la prière !... »

Sur les quatre points cardinaux, l'appel millénaire fuse, relancé par l'écho des oratoires de quartier, la vie soudain se ranime, les banquettes désertes voient défiler une à une, puis bientôt en groupe, la théorie d'hommes graves que les chenaux canalisent jusqu'aux portes ouvertes qui engloutissent ce flot humain.

A l'intérieur du sanctuaire, pas de bousculade. On se répartit sans se chercher, sans choisir un lieu préféré, toute place est sacrée et personne n'oserait revendiquer un endroit qui, par une quelconque faveur, lui serait réservé. Seul l'imam sait où il doit se placer. Il est là, devant le *mihrab*, le dos tourné aux fidèles qui s'alignent derrière lui, entre la forêt de colonnes, une forêt de colonnes antiques, recueillies dans ces « carrières » offertes par les ruines de Thyna, la grande cité romaine : futs de marbre veiné coiffés de beaux chapiteaux, composites pour la plupart (époque byzantine), supportant de grands arcs outrepassés. Un véritable réseau de tirants de bois assure la solidité de l'ensemble. Par quelques fenêtres à vitraux, hauts placées, coule la lumière du soleil de midi qui glorifie le mur du fond, celui qui indique aux

fidèles la direction de la Mecque, laissant dans une pénombre propice à la méditation et à la prière tout le reste de la vaste salle emplie de bourdonnement continu des voix à l'unisson.

Contrairement à nos cathédrales qui s'érigent vers le ciel, à ces gigantesques nefs qui aspirent vers le Très-Haut la ferveur des croyants, la mosquée s'étend en largeur. Elle invite à l'humilité, elle ordonne la prosternation. Les fidèles, debout, tournés vers le mur sacré, regardent droit devant eux, puis ils s'inclinent, ils s'agenouillent, ils se prosternent, embrassant la terre. Toutes les pensées convergent vers ce lieu béni entre tous : la Mecque et ses mystères. En première ligne, l'imam (qui n'est pas un prêtre) conduit la prière. Homme sage et de bon conseil, il a été choisi pour ses qualités morales autant que pour son savoir. Sorti de la mosquée, il n'est qu'un homme du peuple perdu dans l'anonymat...

Jadis, la Grande Mosquée était le lieu où se donnait un enseignement au second degré. On devait, auparavant, avoir appris le Coran, la lecture et l'écriture dans les oratoires de quartiers, ou bien dans la mosquée de son village, sous la férule d'un maître qui ne connaissait d'autre pédagogie que le « par-cœur », chanté à l'unisson. A la Grande Mosquée, on apprenait, outre la science religieuse (les sept lectures du Coran, les hadiths, les sources du droit coranique), les belles lettres. On préparait surtout les meilleurs étudiants à la grande Université de Tunis, la fameuse Zitouna, où se donnait un enseignement supérieur et où professaient des savants réputés... Et puis, c'était, tous les vendredi, le lieu de rencontre, une sorte de forum où se diffusaient les nouvelles officielles, les ordres du chef de l'état, ceux du gouverneur local, la mobilisation, les victoires ; du haut de la chaire, le prédicant pouvait lancer l'anathème contre les ennemis. On venait également là pour ses propres affaires, questionnant, accroupi sur une natte, le cadî ou un uléma, lequel, également accroupi, écoutait attentivement les versions des plaignants, méditant en silence et rendant son verdict qui, le plus souvent, était un conseil. Là également pouvait s'ourdir un complot, s'organiser les mouvements d'opposition, s'échafauder les tactiques.

Sur le froid des colonnes muettes, tous ces aléas de l'histoire ont glissé, ce qu'elles ont vu les laisse aussi indifférentes que ce qu'elles voient aujourd'hui ; elles luisent dans la pénombre, indéfiniment, elles luisent... sur le chef de certaines d'entre elles apparaissent curieusement des silhouettes d'oiseaux aux ailes pendantes, sortes de chouettes qui se voulaient des aigles sans doute. La piété musulmane leur a broyé la tête... Il n'est pas licite de tolérer ici une concurrence à l'œuvre d'Allah ; maudit soit

celui qui a prétendu donner vie à l'inanimé, au jour du jugement dernier, il lui faudra expier son audace !... Et les paons, direz-vous ?... Oui, mais ils sont dehors, et d'ailleurs, eux aussi n'ont plus de têtes, l'un d'eux a même disparu sous un pieux martelage... Curieux, quand même... L'historien, lui, qui sait combien, sous le règne des Fatimides (que Dieu les maudisse !), on en prenait à son aise sur ce plan de la rigueur iconographique, est moins surpris. En 988, on s'effarouchait assez peu de ces présences suggestives. Fort heureusement, l'orthodoxie a été rétablie, les hérétiques sont repartis vers l'orient, on a alors retiré à ces effigies tout ce qui pouvait exprimer la vie réelle, l'âme qu'on a dans la tête, bien sûr. Les oiseaux mutilés sont restés et personne n'a plus prêté attention à eux, sauf l'étranger curieux qui fourre son nez partout !...

Une chaire en bois ouvré, le seul meuble du sanctuaire, se dresse à droite du **minbar** sur lequel, le vendredi midi, monte l'imam pour un prêche aujourd'hui diffusé dans toute la ville par des hauts parleurs. Exhortations à la foi, à la morale coranique, mais souvent bien autre chose touchant à l'actualité, à la politique officielle. Invocation au Très-Haut trop avare de pluie, etc.

Sur le côté, hors de portée des regards des hommes occupés à leur devoir, une haute tribune à laquelle on accède par un escalier de bois est réservée aux femmes. Question très grave et bien embarrassante que celle si cela est licite ou non. Selon les époques, selon les pays, on n'a jamais su vraiment trancher ce problème angoissant. Quelques docteur de la Foi ont jadis décrété solennellement qu'elles ne devaient jamais pénétrer dans un lieu aussi saint ; d'autres, plus laxistes (comme on dirait de nos jours), sont moins catégoriques. Elles peuvent assister à la prière, disent-ils, à condition qu'elles soient en état de pureté physiologique et que leur présence ne vienne pas troubler la prière des hommes... Mais, au fait, dans notre moyen âge chrétien, ne cite-t-on pas l'anathème de moines farouches maudissant la femelle satanique à laquelle ils refusent la réalité d'une âme et donc le droit aux sacrements ? Alors, hein ?...

A Sfax, on a prévu pour elles (et depuis longtemps) un lieu où elles puissent accomplir leurs devoirs religieux en conformité avec la parole bénie du Coran (la voix de Dieu), qui ne connaît aucune condamnation d'ordre sexuel. Mais où en est-on aujourd'hui au sujet de ces vieux tabous ? Les vieilles barbes grincheuses se sont-elles tues ? Quelques jeunes excités, persuadés que Dieu a voulu, pour l'éternité, que la lumière vienne de l'est, s'enflamment aux discours haineux d'un autre âge...

Les colonnes de marbre en ont entendu bien d'autres !... Elles luisent leur froideur, indifférentes à l'agitation des mortels, images de l'éternité....

A l'heure où les tunisiennes, moulées dans leur uniforme, assurent la circulation dans les rues des villes, à l'heure où un code civil leur assure des droits souvent supérieurs à ceux des femmes d'autres pays, on concevrait mal qu'on leur refuse le droit d'accès aux lieux de prière que l'égoïsme des hommes s'est réservés pour lui.

Mais Allah est le plus grand et Lui seul sait où est la vérité.

Lucien Golvin

Marçais, George and Lucien Golvin. 1960. *Le Grande Mosquée de Sfax*, Tunis.

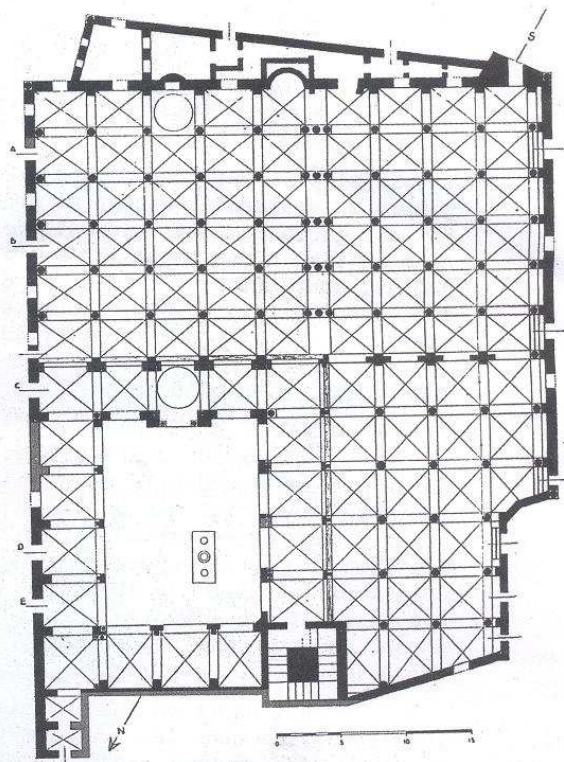


Fig. 1. — Plan de la mosquée

